

Ceux qui souhaiteront prendre part à l'affaire, soit par intérêt juste ou par actions s'adresseront à Lyon, à *Aimé Delaroche, imprimeur-libraire du Gouvernement et de l'Hôtel de Ville, aux Halles de la Grenette.*

En résumé la guerre de course procura aux négociants et aux capitalistes lyonnais d'énormes bénéfices ; il suffit, — pour s'en convaincre, — de consulter les relevés établis à cette époque : les Anglais ne perdirent pas moins de 4.200 navires du fait seul de nos corsaires.

Le seul port de Dunkerque, — pour ne citer que celui-là, — arma jusqu'à 992 bâtiments.

On objectera, sans doute, qu'il y avait des aléas ; quelle entreprise n'en a pas ?

Outre les risques habituels de la navigation, il fallait compter avec la rareté et le peu d'importance des prises ou la rencontre d'un navire de guerre à la poursuite duquel, il est vrai, le bâtiment corsaire, grâce à sa légèreté, se dérobaient assez facilement.

Plus dangereuse, assurément, devait être la rencontre d'un corsaire ennemi, mais ce dernier cas était excessivement rare.

Les corsaires s'évitaient avec une prudence qu'explique suffisamment le proverbe cité par le poète Régnier et rappelé plus tard par le bonhomme Lafontaine,

Corsaires à Corsaires

L'un, l'autre, s'attaquant, ne font pas leurs affaires !

LÉON MAYET.

